

L'Empereur partit à deux heures du matin, en faisant un détour pour ne pas traverser Mexico.

Le lendemain, Sa Majesté écrivait en espagnol :

« Hacienda de Zoquiapan, 22 octobre 1866.

» Mon cher Maréchal,

» Demain je me propose de déposer entre vos mains les documents nécessaires pour mettre un terme à la situation critique dans laquelle je me trouve, moi et le Mexique entier.

» Ces documents devront rester secrets jusqu'au jour que je vous ferai connaître par télégraphe.

» Entre autres choses, il y en a trois qui me tiennent à cœur et dont une fois pour toutes je veux décliner la responsabilité :

» 1° Que les cours martiales cessent de connaître des délits politiques ;

» 2° Que la loi du 3 octobre soit rapportée ;

» 3° Que sous aucun prétexte il ne soit exercé de persécution pour raison politique, et que cessent toutes espèces d'hostilités.

» Je désire que vous convoquiez les trois ministres Lares, Marin et Tavera pour convenir des moyens propres à assurer ces trois points, sans qu'il soit nécessaire de laisser deviner mes intentions exprimées dans le premier paragraphe.

» Je ne doute pas que vous n'ajoutiez cette nouvelle preuve d'amitié véritable à celles que vous m'avez déjà témoignées et je vous exprime à l'avance mes sentiments de gratitude en vous renouvelant les assurances de l'estime et de l'amitié de votre très affectionné,

» MAXIMILIEN. »

L'Empereur avait donc pris la résolution de s'en aller.

Sa Majesté nourrissait d'ailleurs ce projet depuis trois semaines, puisqu'Elle avait fait expédier à Vera Cruz et embarquer sur le *Dandolo* un assez grand nombre de caisses renfermant des objets précieux.

Pourtant le Maréchal ne reçut jamais les pièces qui lui étaient annoncées.

Le 27, l'Empereur arriva à Orizaba ; et le 30, on crut dans la capitale que Sa Majesté était embarquée, le commandant de l'escadre ayant télégraphié au Maréchal que le commandant du *Dandolo* l'attendait le soir même.

L'Empereur était descendu vers la côte en changeant d'avis à chaque étape ; Sa Majesté sentait que la position au Mexique n'était plus tenable, mais Elle appréhendait aussi d'affronter celle qui l'attendait en Autriche.

En arrivant à Orizaba, l'Empereur lut avec stupeur dans les journaux américains une lettre très confidentielle que lui écrivait monsieur Eloin.

Ce monsieur qu'on avait si inconsidérément, à Bruxelles, recommandé à l'Empereur comme devant former un conseiller d'État et un chef de cabinet de la plus grande utilité, n'avait rien trouvé de plus ingénieux pour faire parvenir sa compromettante lettre, que de l'adresser sous double enveloppe au consul du Mexique à Was-

hington. Il oubliait seulement qu'il y avait deux consuls du Mexique à Washington : l'un représentant l'Empire avec lequel le gouvernement fédéral n'entretenait aucunes relations et qui était fort peu connu ; l'autre envoyé par Juarez, qui était reçu à la Maison blanche et très bien accueilli par tout le monde. La poste, sans y mettre la moindre malice, porta la lettre de monsieur Eloin à ce dernier, qui l'ouvrit et la communiqua sur-le-champ à la presse :

« Bruxelles, 17 septembre 1866.

» Sire,

» L'article du *Moniteur français*, désavouant l'entrée aux ministères de la Guerre et des Finances des généraux français Osmont et Friant, prouve que désormais et sans pudeur, le masque est jeté. La mission du général Castelnau, aide de camp et homme de confiance de l'Empereur, bien que secrète, ne peut avoir d'autre but, selon moi, que de chercher à provoquer au plus tôt une solution.

Pour chercher à expliquer sa conduite que l'histoire jugera, le gouvernement français voudrait qu'une abdication précédât le retour de l'armée, et qu'ainsi il lui fût possible de procéder seul à réorganiser un nouvel état de choses, capable d'assurer ses intérêts et ceux de ses nationaux. J'ai l'intime conviction que Votre Majesté ne voudra pas donner cette satisfaction à une politique qui doit répondre, tôt ou tard, de l'odieux de ses actes et des conséquences fatales qui en seront la suite.

» Le discours de monsieur Seward, le toast à Romero, l'attitude du Président, résultat de la couardise du cabinet français, sont des faits graves destinés à accroître les difficultés et à décourager les plus braves. Cependant j'ai l'intime conviction que l'abandon de la partie avant le retour de l'armée française, serait interprété comme un acte de faiblesse; et l'Empereur tenant son mandat d'un vote populaire, c'est au peuple mexicain, dégagé de la pression d'une intervention étrangère, qu'il doit faire un nouvel appel. C'est à lui qu'il faut demander l'appui matériel et

financier indispensable pour subsister et grandir.

» Si cet appel n'est pas entendu, alors Votre Majesté ayant accompli sa noble mission, reviendra en Europe avec tout le prestige qui l'accompagnait au départ; et au milieu des événements importants qui ne manqueront pas de surgir, elle pourra jouer le rôle qui lui appartient à tous égards.

» Parti de Miramar le 4 de ce mois, avec la résolution de m'embarquer à Saint-Nazaire, après avoir pris les ordres de Sa Majesté l'Impératrice, j'ai été entraîné à ajourner de nouveau mon départ. Il fallait cette haute influence pour changer une détermination que mon dévouement me conseillait comme l'accomplissement d'un devoir.

» J'ai été vivement désappointé en apprenant que mes nombreuses dépêches des mois de juin et de juillet ne sont pas parvenues à Votre Majesté, en temps opportun. Mises sous le couvert de Bombelles et accompagnées de longues lettres écrites à cet ami dévoué pour être communiquées à Votre Majesté, j'étais loin de prévoir son départ du Mexique. Elles ont perdu aujourd'hui tout l'intérêt

qu'elles empruntaient aux événements si imprévus qui se succédaient si rapidement alors. Je regrette surtout ce fâcheux incident s'il a pu un instant éveiller dans l'esprit de Votre Majesté des doutes sur mon incessant désir de remplir fidèlement mon devoir.

» En traversant l'Autriche, j'ai pu constater le mécontentement général qui y règne. Rien n'est encore fait, l'Empereur est découragé, le peuple s'impatiente et demande publiquement son abdication ; ses sympathies pour Votre Majesté se communiquent ostensiblement à tout le territoire de l'Empire. En Vénétie, tout un parti veut acclamer son ancien gouverneur ; mais quand un gouvernement dispose des élections sous l'empire du suffrage universel, il est facile de prévoir les résultats.

» J'ai l'honneur d'être, Sire, de Votre Majesté le très humble, très dévoué et très fidèle serviteur,

» F. ELOIN. »

La publication de cette déplorable lettre ne devait pas disposer l'empereur François-Joseph à

préparer trop bon accueil à son frère ; l'infortuné empereur Maximilien le sentit et au lieu de continuer sa route vers Vera Cruz, Il s'arrêta pour réfléchir, en se promenant solitairement dans les bois de l'hacienda où Il s'était établi.

Le général Castelnau, aide de camp de Napoléon III, avait débarqué le 12 octobre. Il était investi de pouvoirs extraordinaires, qui lui permettaient de substituer son autorité à celle du Maréchal. Ses ordres écrits devaient être respectés et exécutés, comme s'ils avaient été donnés par l'Empereur en personne.

Ces pouvoirs démontraient que la confiance de l'empereur Napoléon dans le Maréchal était bien diminuée ; mais je ne crois cependant pas que le général Castelnau en ait jamais fait usage. Le but principal de la mission de cet envoyé tout à fait extraordinaire était évidemment de décider l'empereur Maximilien à abdiquer ; mais Sa Majesté refusa de le recevoir.